



Petit Courrier des Dames.

Rue Méslée N^o. 25.

Robe de Tulle garnie de Boutillons de Tulle de Nœuds de satin de fleurs d'Or et de
Marabou, Coiffure en marabou de l'Invention de M^r. Pontier fleuriste rue Hauteville N^o. 1.

188.

6.

I
(III^e ANNÉE.)
N^o XXXVII.—TOME V. 289



PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,

des Théâtres, de la Littérature et des Arts!



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

Mercredi dernier, 31 décembre, tandis que j'étais plongée dans une espèce de méditation qui n'est pas sans charmes pour ceux qui aiment à réfléchir, les heures s'écoulaient; en levant les yeux vers ma pendule je vis l'aiguille silencieuse marquer minuit;... l'année venait d'expirer, et dans cet instant il me sembla que le tems détachait une des roses de la couronne que la jeunesse retient encore à demi sur mon front...., Adieu! mé-

le
N^o 2

criai-je, année qui me fut à la fois si douce et si amère ! que d'angoisses et pourtant de joies, où l'ingratitude déchira mon cœur, où la tendre amitié en soigna les blessures ; dans tout le cours de ma vie tu me seras chère et sacrée, adieu ! Et toi jeune et brillante année ! je te salue dans ta naissance, je te salue avec toutes les joies et les douleurs ; les espérances et les soucis que tu portes dans ton sein !... je ne t'adresse qu'une seule prière, .. quoi que ce soit que tu m'apportes, ne me le donne que peu à peu !... Si tu exauces ce vœu d'un cœur que les chagrins ont rendu faible et timide, quelque sévère que soit pour moi ton aspect, quelque rude que soit la route où nous entrons ensemble, je ne te maudirai point ; je veux recueillir toutes les fleurs que tu laisseras échapper dans ta course rapide, ne fussent-elles que simples et sans éclat, j'en formerai un faisceau, et leur faible parfum ranimera mon courage dans ma marche pénible. Si le sort avare ne t'en a point confié pour moi, permets, ô naissante année ! que je me couronne encore des fleurs à demi flétries que tes sœurs fugitives m'ont permis d'amasser ! et lorsque tu auras fui comme elles, je te bénirai en disant : Elle me fut douce et propice, puissent toutes celles de ma vie lui ressembler !...

Je m'endormis sur ces douces et pénibles réflexions, le lendemain à mon réveil je me rappelai qu'il me restait quelques emplettes à faire, quelques tardives étrennes à offrir, et je me disposai à parcourir tous nos charmans magasins.

Quel ravissant coup d'œil offrent les rues populeuses de notre capitale, me disais-je, dans les jours qui précèdent et suivent celui des étrennes ! L'or, l'argent, le bronze, l'acier, unis à l'ivoire, à l'ébène, aux bois précieux, à la nacre, aux cristaux resplendissans, étincèlent de toutes parts ; les boutiques parées pour ces jours de triomphes sont remplies d'acheteurs ; le soir, un luxe de lumières remplace le jour, rehausse la grace des formes, et l'éclat des couleurs. Partout le génie de l'industrie étale ses riantes merveilles, depuis l'humble étalage à deux sous, dont la vue arraché un soupir aux enfans du pauvre, jusqu'aux magnifiques salons de M. Alphonse Giroux, tout est brillant, séducteur, et disposé surtout avec cette élégance qu'on ne trouve qu'à Paris, et qu'on chercherait vainement ailleurs : semblable à la jeune bouquetière dont Prusias était épris, le marchand de cette belle cité

possède, au plus haut degré, l'art heureux de faire valoir les choses l'une par l'autre; art caché qui puise ses principes dans un goût fin et délicat, et dont la description offre autant de difficultés à l'écrivain, que l'artiste grec en éprouvait à peindre les gracieuses couronnes tressées par sa maîtresse.

Hier au soir, attirée par une curiosité bien naturelle et ayant quelques emplettes d'étrennes à faire (un peu tardives, je l'avouerais), je priai mon frère de me consacrer sa soirée et je parcourus les nombreux quartiers des marchands, ces superbes galeries et ces passages si beaux et si commodes pour les curieux et les promeneurs. Je ne pouvais me lasser d'admirer l'imagination inventive et féconde de cette classe d'hommes industriels qui savent varier à l'infini, l'or, la soie, le fer, la laine, le sucre, le carton, le bois, le papier, tout, jusqu'aux substances les plus communes, et donner à ces innombrables préparations une grace particulière, un éclat, trompeur peut-être, mais qui chez nous tient lieu de durée. Ce spectacle considéré dans son ensemble me rappelait l'effet du kaléidoscope, dont les mouvans aspects combinés par le hasard, et dûs à des élémens fort simples, nous parurent naguères presque magiques; ici la riante *Agénorie*, la déesse de l'industrie, produit toutes ces merveilles, elle est la véritable enchantresse ou plutôt la déité protectrice de la France.

Tout en admirant, critiquant quelquefois et disant souvent comme Socrate: *Que de choses dont je n'ai pas besoin!* nous arrivâmes dans la rue du Coq. Quelle longue file de voitures! elles embarrassent la rue, elles emplissent la place du Louvre, on dirait que l'on tient cour plénière dans le palais de nos rois! Pour contenir la foule et maintenir l'ordre, on a été obligé de recourir à l'autorité militaire; cette affluence, ce grand concours de tout ce que la Métropole renferme d'étrangers riches, de femmes élégantes, a pour objet l'achat d'un écritoire, d'un écran, d'un joujou, ou de quelques-unes de ces brillantes bagatelles qui remplissent les beaux magasins de M. Alphonse Giroux. Plusieurs de ces acheteurs ne sont, il est vrai, que des oisifs ou des curieux; leur toilette recherchée l'annonce, et leurs promenades d'un salon à l'autre le prouvent; mais la plupart des autres y vident leur bourse et emportent en échange de beaucoup d'or, des choses charmantes en cartonnage enluminé; en papier peint, doré, dé-

coupé, etc., ou mille autre frivolités, tribut que l'opulence paie volontairement aux caprices de la mode et qu'elle refuse souvent à l'utile et honnête industrie.

J'avais fait mes modestes emplettes; satisfaite du coup d'œil, mais fatiguée de la foule et du bruit, j'entraînai mon frère hors de ce lieu de séduction, et qui pourrait fournir matière à plus d'une réflexion sur la futilité que les hommes affichent quelquefois dans certaines circonstances.

En passant sous la porte-cochère où le vent et la pluie s'engouffraient avec violence, mon oreille fut péniblement affectée de ce murmure plaintif dont la pauvreté ne manque jamais d'accueillir l'opulence au sortir des lieux où celle-ci étale ses joies orgueilleuses, comme pour rappeler à ceux qui en portent les livrées qu'ils sont hommes, et que la fortune est changeante.

Pourquoi, pensai-je en attendant mon frère qui était allé me chercher une voiture, pourquoi un pieux usage n'établirait-il pas à la porte des maisons consacrées aux jouissances que donnent le luxe et la richesse, une espèce d'urne où chacun déposerait un faible tribut, prélevé sur ses plaisirs, et dont le produit pourrait soulager l'indigence?... Cette idée philanthropique n'a peut-être besoin que d'être indiquée pour qu'on l'adopte avec transport.

Préoccupée de ces pensées, j'examinais ce qui se passait à la porte; à la lueur des réverbères, j'aperçus un vieillard; sa tête était chauve et son air vénérable; il se tenait debout près de la borne, et tendait une main timide vers ceux qui entraient et qui sortaient; mais ce geste semblait peu les toucher. Un beau jeune homme de quatorze ou quinze ans entra en fredonnant: le vieillard lui adressa son humble prière, le jeune garçon ralentit son pas et parut hésiter, le vieillard s'était avancé et j'entendis qu'il lui disait: Au nom de votre père, mon jeune Monsieur, si vous l'avez encore!... secourez moi, je ne suis point un mendiant.

Le jeune homme, dans ce moment, était près de moi, et sa physionomie exprimait une sorte d'embarras que je ne pouvais expliquer. Tout-à-coup il retourne sur ses pas, ouvre sa bourse, en tire une pièce d'argent, la remet entre les mains du vieillard surpris, et, sans attendre ses remerciemens, il sort avec précipitation, de peur, sans doute, de

céder à la tentation d'épuiser en superfluités son petit trésor, auquel la bienfaisance venait peut-être d'enlever la meilleure part.

Que le ciel te protège, aimable enfant, dis-je à voix basse et le cœur ému de cette petite scène, ta noble et touchante action n'a que moi pour témoin ; mais elle ne restera pas inconnue. Puisse-t-elle exciter dans l'âme de ceux qui l'apprendront, une émotion aussi douce que ton bienfait, une pensée généreuse, et surtout le désir de t'imiter !

Parmi toutes les coiffures nouvelles auxquelles on a donné une dénomination espagnole, nous devons citer celle à *la Lorca*, formée d'une résille en or, entremêlée de nœuds de rubans. Il est impossible qu'une femme ne soit pas jolie avec cette coiffure, nous disait-on hier soir. D'après une telle assertion, on doit penser avec quel empressement nous avons été à la recherche de cette parure magique, que nous promettons d'offrir à nos abonnées dans un de nos premiers numéros ; et, pour mieux exciter leur impatiente curiosité, nous leur dirons encore que ces jolies résilles sortent des ateliers de M. Pontier.

Sous les amples manteaux à capuchon et à double collet dont s'enveloppaient nos élégantes, pour aller faire leurs emplettes du jour de l'an, on remarquait que les toilettes du matin les plus distinguées, se composaient de redingottes en soie, fermées sur le devant par une seule rangée de boutons, ou par un seul rang de coques de rubans qui cachaient les attaches, toujours placées sur le milieu de la robe.

Les chapeaux en gros de Naples blanc, liserés en solitaire, ayant pour ornement deux gros nœuds placés de chaque côté, l'un touchant la passe, et l'autre un peu plus élevé sur le côté gauche de la tête, sont les plus généralement adoptés.

Une robe en satin noir, ayant un rang de boutons sur le devant et sur le milieu du corsage ; la taille à demi-cachée

par une pèlerine en satin noir se boutonnant aussi sur le devant ; un turban à la *Moabite* en gaze blanche , entourée de chefs en or qui viennent se rattacher sous le menton ; point de cheveux sur le front (le turban descendant presque jusqu'aux sourcils) ; voilà une des toilettes de demi-soirée la plus simple et la plus élégante que nous ayons vue.

MEMOIRES

CONCERNANT ROSSINI LE COMPOSITEUR.

Dans un moment où la présence de Rossini a électrisé les *dilettanti* de la capitale, nous croyons qu'une notice sur ce célèbre compositeur offrira quelque intérêt à nos aimables lectrices.

Rossini est né en 1791 , à Pesaro, petite ville des états du pape, située sur les bords du golfe de Venise.

Rossini parut sur le théâtre en *amateur*. Le théâtre, en Italie, n'est pas toujours ainsi qu'en France et en Angleterre, adopté comme une profession à vie ; là, un amateur peut chanter en public, une ou deux saisons, et rentrer dans la classe non qualifiée de *dilettanti*, sans que cela puisse nuire à ses projets d'avenir. Il paraît que Rossini, qu'on sait chanter avec un goût et un esprit infini l'air d'introduction dans le *Barbier de Séville*, n'a eu aucun succès comme chanteur public. A cette époque quelques airs détachés de sa composition circulaient dans la société, et, quoique modelés sur le style à la mode, ils déceloient une vivacité originale. Deux ou trois riches amateurs de Venise, l'engagèrent à composer un opéra; le directeur du théâtre avait une bien faible idée du compositeur, par suite et de sa jeunesse, et de son excessive gaîté, qui différait peu de la polissonnerie d'un écolier. Les protecteurs de Rossini, cependant, menacèrent le directeur de lui ôter leur appui, s'il ne se décidait à la fin, à faire paraître le premier essai d'opéra du jeune Pesarais; cet opéra était l'*Inganno felice*, dans lequel il y a deux ou trois éclairs de génie (le duo par exemple); mais tout le reste était tout bonnement dans le goût régnant. L'*inganno felice*, fut représenté avec succès; bientôt après, Rossini composa *il Tancredi*,

l'Italiana in Algieri et *la Pietra di Paragone*, que l'on place parmi ses chefs-d'œuvre. Pour être entièrement de cet avis, il faudrait avoir vu représenter, comme il l'a été à Milan, principalement *l'Italiana*, dans laquelle une *prima donna* et un *Buffo*, tels qu'une Marcolini et un Paccini, soutenus par Galli, développaient tout l'esprit de cette magnifique composition.

La plus jolie femme des jolies femmes de la Lombardie, devint éperdûment amoureuse de lui, elle quitta son noble *cavalière servente*, pour le jeune maître; il en fit probablement la première musicienne de toute l'Italie. Assis près d'elle au piano, il composa le plus grand nombre des airs qu'il introduisit ensuite dans ses opéras. En quittant Milan, Rossini vint à Pesaro pour voir sa famille, à laquelle il est très-attaché. On ne connaît personne à qui il ait écrit de lettres, excepté à sa mère; celles qu'il lui adresse portent cette singulière suscription :

All' illustrissima signora Rossini, madre del celebre maestro, a Pesaro.

Tel est le caractère de l'homme; moitié en plaisantant, moitié sérieusement, il parle de sa réputation, et refuse ingénûment de paraître l'ignorer. Plein du bonheur que lui procurent les effets de son génie, au milieu du peuple le plus facile à émouvoir de la terre, environné de l'hommage du public dès l'âge de dix-huit ans, il a la conscience intime de sa célébrité, et ne peut concevoir comment un homme de tant de talent ne puisse être l'égal de tel autre homme que ce soit.

Mais il était condamné à des attaques auxquelles il était plus difficile de résister qu'aux criaileries pédantesques des envieux; sa Milanaise admiratrice, abandonna son magnifique palais, son époux, ses enfans, et un beau matin tomba comme des nues dans l'appartement de Rossini. A peine leur reconnaissance avait elle eu lieu, que la porte s'ouvrit, et que se précipite au milieu de la chambre une des plus riches et des plus belles femmes de Bologne; il s'ensuivit une scène à peu près semblable à une de celles du *Beggares opera*. Rossini comme *Macheath*, se mit à rire devant les belles rivales, chanta un air comique et s'esquiva.

Après ses succès à Bologne, il reçut des offres de toutes

les villes d'Italie; en général, il demandait pour un opéra environ dix mille francs; il en écrivait trois ou quatre par an. L'administration d'un théâtre en Italie est curieuse; souvent le directeur est le personnage le plus riche et le plus considérable de la petite ville qu'il habite.

THÉÂTRES.

GYMNASE. — PORTE-SAINT-MARTIN. — GAITÉ.

L'*Héritière* attire la foule au Gymnase: il n'y a pas de mal à cela... pour ce théâtre. Cette pièce moitié gaie, moitié sentimentale est de MM. Scribe et Germain-Delavigne: nous souhaitons que l'*Héritière* hérite du succès dont a joui sa sœur aînée, la *Somnambule*, qui est des mêmes auteurs.

Quant à la *Morale en action*, comme cet ouvrage n'a été joué qu'une fois nous n'en parlons que pour *mémoire*; prions cependant Thalie pour ses auteurs.

Le *Gascon à trois visages* de la Porte-Saint-Martin, est une vieille nouveauté déjà jouée en province et vue avec plaisir dans la capitale: nous félicitons les auteurs du succès brillant qu'a obtenu... Mazurier.

Le public avait couru en foule voir à la Gaîté une féerie qu'on appelait Barbe-Bleue. Richesse de décors, exécution, tout y avait étonné. *Polichinelle dans le ventre de la baleine*, féerie renouvelée... de Lazari, y efface, dit-on, le souvenir de Barbe-Bleue. C'est donc à ce théâtre de plus fort en plus fort comme chez *Nicolet*.

Nous aurions voulu parler aussi d'un autre *Polichinelle*, de celui du *Cirque Olympique*, nous n'aurions pas assez de tems pour en faire l'éloge: nous reviendrons donc sur son compte. Nous pouvons cependant assurer qu'il attire la foule.

C. de M.

A ce Numéro est jointe la Planche 188.